

Cap Ferret

«Préparez vos petits mouchoirs»

Le nouveau film de Guillaume Canet, s'il ne reste pas dans les annales, aura eu le mérite de montrer de jolies vues de la presqu'île. Ou quand le prix d'une place de cinéma équivaut à deux douzaines de petites huîtres !

TOUT le monde était flatté, le nouveau film de Guillaume Canet était tourné dans notre banlieue, notre « Bordeaux-plage » à nous, notre bassin d'Arcachon. On en a beaucoup parlé sur fond de publi-reportage ferret-capien. On a aimé être choisi par les poètes du moment, les « branchés » en costard super 120 et basket cuir à bandes, pataugeant dans le Courbey au pied de la grand'dune. On a fait résonner les tambours sur les plateaux télé, à toutes heures et sur toutes les chaînes, même le dimanche soir pour être sûr de captiver le téléspectateur fatigué de son week-end. Le meilleur de ce film serait-il l'attaché de presse ?

Story board : trois couples et trois « singles » sont réunis dans une villa en planches, aux normes de Benoît B., idéalement située face à la mer, au sud du Mimbeau et à l'orée des « 44 hectares ». Le propriétaire des lieux, Max (François Cluzet) est un vrai fou furieux semi-schizophrène qui occuperait à lui seul trois psychanalystes s'il en avait le temps, mais qui doit passer celui-ci à gagner de l'argent (pour s'offrir la maison, l'Audi Q7 et le « Dubourdieu » rutilant). Son épouse est désolée, purge sa peine, sans cesse plus désolée. On sent les années qui trépassent. Max a invité sa bande d'habités, ses congénères parisiens à quelques vacances dans son petit paradis où le diable n'est pas loin. Il y a son ami Vincent (Benoît Magimel), également marié, deux enfants, qui vient de faire son « coming out » en annonçant son attirance pour son hôte, par ailleurs parrain de sa fille... Du simple, quoi ! La femme de Vincent (Pascale Arbillot) a l'air éreintée, vraiment lasse. On a aussi Marie (Marion Cotillard), jolie fille immature, la copine tampon, venue comme chaque année seule pour se reposer d'un

amour fatigant, celui d'un musicien (le seul dont on connaisse le job d'ailleurs). La pauvre ne comprend pas que le sexe seul ne fonde que rarement une relation durable, malgré les secours d'un tabagisme pacifiant. Enfin on croise deux « cadrillons » (Gilles Lellouche et Laurent Lafitte) dont on ne sait rien de rien ; ils partent une nuit à Paris pour tenter de reconquérir leur « permanente ». Seul l'un d'entre eux réussira à rapatrier sa blonde...

Après le jogging, on va jouer au football entre deux séances d'échouage stupide par marée descendante vers l'île aux oiseaux. On entrevoit quelques figures locales, le promoteur si prometteur, le fils de « Machin » ou celui de « Truc ».

Le « papet » : et puis il y a le « papet », conchyliculteur local, Jean-Louis (Joël Dupuch, étonnant de naturel), la révélation, un mélange d'Yves Montand dans « Jean de Florette » et de Dary Cowl dans « Y a plus rien à boire ». Le rosé semble couler, un rosé bien clair pour être de Bordeaux, peut-être élevé dans « les gris » entre Narbonne et Montpellier ! Bravo les accessoiristes !

Entre deux « psychotages », on assiste à l'arrivée du « boy friend » de Marie, venu de si loin avec sa guitare pour la « plaquer », et aux crises de Max, patinées d'homophobie primaire. La troupe y épuise ses vacances. Puis le groupe se repasse le film de l'année dernière, n'en finit pas d'échanger des regards pétris de sous-entendus que l'on n'entend pas. Toujours au chapitre de l'année dernière, comme dans un flash back de bronzette, voilà qu'arrive Georges, appelons-le comme ça tant cela n'a aucune importance (Jean Dujardin). Il fait une apparition et le clown, sa spécialité. Il vient chanter un soir, « emperruqué » en blonde,



De gauche à droite : Joël Dupuch, François Cluzet, Jean Dujardin, Marion Cotillard, Pascale Arbillot et Valérie Bonneton.

sans que l'on n'ait ni remarqué le pourquoi de son arrivée, ni le comment de son départ.

Que dire de cette sauce ? Qu'en faire avant la fin ? La production a la solution : on va enterrer un ami. Le copain Dujardin réunit tout le monde autour de son cadavre. On finit par s'embrasser, la tristesse rapproche si bien. Et voilà des roses blanches sur le cercueil porté par les amis, les pleurs de « ceux qui l'ont laissé crever seul à l'hôpital », dixit Jean-Louis, en y allant d'un sac de sable des Jacquets au fond du caveau. Ça pleurniche partout, d'où le titre du film. Rien que du prévisible, de la culpabilité en tube, de la larme siliconée, on est très loin de Fassbinder.

Vous saisissez donc pourquoi on vous conseille de fuir le Ferret au mois d'août, et comment en comprendre la raison au fond de votre mouchoir. C'est qu'un crachin sociologique vient vous y piquer la narine, et qu'une pollution annuelle ne cessant de muter, court y voiler notre micro-climat. C'est ce qu'a réussi à filmer (inconsciemment ?) Guillaume Canet dans une œuvre muette, tant les dialogues sont discrets, mais dont le goût (comme celui des chips) pourra être adapté en bolognaise ou au roquefort, au bon vouloir de la distribution.

Je n'ai jamais compris ces bandes de copains se voyant tout au long de l'année, qui s'enferment ensemble l'été à l'autre bout du monde, ou plus banalement dans la station branchée du moment ;

je sais que la solitude est parfois un luxe. Et je crois que rien ne justifie le brusque collectivisme de certains de ces jeunes trentenaires ou la quarantaine venant se baigner à la même heure, manger au même endroit, contempler les mêmes lunes, les mêmes dunes... Je m'effraie de la « jacasserie » à trois neurones devant ces bienheureux vautrés, face à ces comportements pré-sectaires pouvant glisser rapidement en phénomènes de meute. Je constate le résultat de ces collocations coûteuses, ou de ces invitations tout aussi sulfureuses.

Alors nous y revoilà, ce long métrage m'a inspiré la suite du poème ferret-capien :

*Joël Dupuch se boit du punch
Puis d'une voix de marinier
Anime sa belle tronche
Dans sa cabane résinée*

*Un casting de jeunes lunes
Est venu voir notre savant,
Ce Macha Béranger des dunes,
Qui a agi comme un solvant*

*Ferret-Capien fut leur problème
On y voguait en « Dubourdieu »
Ce n'est pas le bassin que j'aime
Filmé par de très jeunes vieux*

*Si à Guillaume je devais
Donner un signe d'amitié
C'est de se remettre à penser
Ou bien de changer de crémier.*